

Le tube gris

André Smith

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Smith, A. (1992). Le tube gris. *Moebius*, (51), 69–74.

LE TUBE GRIS

André Smith

Dimanche, 13h. Je somnolais devant la télé en pensant au docteur Dyotte. Il allait bientôt m'opérer. Du foie ou de l'estomac. Ou de l'intestin. J'avais oublié le lieu précis.

J'ai soupiré en pensant qu'il me suffisait de jeter une douzaine de somnifères dans un verre de whisky et d'avaler le tout pour en finir. Et pourquoi ne pas agir tout de suite, alors que j'avais encore la maîtrise de mes mouvements?

Le téléphone a sonné. J'ai reconnu la voix geignarde de ma sœur Aline :

– Thérèse!... Qu'est-ce qui se passe?... Nous t'attendons depuis une heure.

J'avais oublié son brunch hebdomadaire. Salades diverses et ennui garantis. J'ai balbutié de plates excuses. Elle a offert de venir me chercher en voiture. J'ai refusé avec douceur et fermeté. Elle a raccroché d'un coup sec. À l'écran, dans un vieux film des années soixante, Jerry Lewis s'agitait en infirmier dévoué et maladroit. Son malade, bardé de pansements qui le transformaient en momie, venait de lui échapper pour aller s'écraser contre un arbre. J'ai ri, cela ne m'arrivait plus très souvent... Fébrile et nerveux, Jerry Lewis s'est mis à tâter le tronc et les bras de la momie désarticulée tout en hurlant : «Mister O'Brian!... Will you

come out please?...» Mais il n'y avait plus de patient autour de l'arbre. Que des bandelettes vides dans un désordre habilement organisé. Monsieur O'Brian avait disparu. Il était parvenu à se soustraire à l'incompétence de son désopilant infirmier. Je me suis promis de suivre son exemple. Il était temps de faire faux bond au docteur Dyotte. À soixante-treize ans, il convient de se retirer discrètement, surtout si on a mal au ventre en plus de perdre la mémoire.

J'ai pensé à l'optimisme niais de mon fils, un brave benêt aux idées articulées et généreuses : «Tu ne dois pas désespérer, maman. Le docteur Dyotte va t'opérer et tout ira mieux, tu verras... Fais-moi confiance...» Quel prétentieux!... Il croyait que le scapel de son ami Dyotte allait me redonner goût à la vie.

J'ai aperçu mon omelette sur la table à café. J'avais oublié de la manger. Je l'ai jetée et me suis allumé une cigarette. À la télé, Jerry Lewis tentait de séduire une blonde sur son lit d'hôpital. Il lui offrait des fleurs en multipliant les contorsions et les simagrées. Elle l'a congédié rapidement, elle n'était pas dupe de ses compliments. Je la comprenais...

Je me suis levée pour me rendre sur le balcon. Je n'avais qu'à sauter... Du huitième étage, on ne risque pas de remonter. Alors que le whisky et les somnifères, c'est moins sûr... Ma sœur Aline aurait pu surgir à l'improviste... Un lavement d'estomac et la vie continue...

En bas, le boulevard était désert. En tombant du côté gauche du balcon, je pouvais atterrir directement devant l'arrêt d'autobus. En calculant bien ma chute, je surprendrais le chauffeur au moment où il arrêterait son véhicule... Je n'ai pas sauté cependant. Une pudeur ridicule m'a retenue, une question d'argent. J'avais 2 000 \$ cachés sous l'évier. De crainte qu'ils ne tombent dans les mains du concierge, j'ai voulu les donner à mon fils avant de mourir. Ce fut une erreur, car dès le lendemain, je me suis retrouvée à l'hôpital à la suite d'un stratagème familial.

Lundi 12h30. Mon fils est arrivé sans s'être annoncé. Je lui ai immédiatement remis mes 2 000 \$:

– Tiens, Benoit. Voilà ton héritage. Cet argent me pèse, prends-le.

Il est devenu rouge et a protesté tout en mettant l'enveloppe dans sa poche.

– Mais maman, qu'est-ce qui t'arrive?... Tu m'inquiètes... Tu ne vas pas faire de folies, j'espère?...

Il a pris son air indigné et moralisateur, comme s'il avait deviné mes intentions. Je l'ai rassuré en lui tenant des propos optimistes sur l'art de vieillir et sur la confiance que m'inspirait son ami Dyotte. Son visage s'est illuminé :

– Bravo maman!... Tu verras, tout se passera très bien... Denys t'attend justement, il a un trou dans son horaire et il veut en profiter pour t'examiner à nouveau.

Je n'ai pas eu le temps de protester. Benoit m'a fait asseoir dans sa Peugeot et, en quinze minutes, il m'a amenée chez le docteur Denys Dyotte, chirurgien. J'ai dû le suivre dans une salle d'examen, m'allonger sur une table rectangulaire en cuir noir et me laisser tâter le foie et les côtes par des mains expertes et gantées. Nous sommes ensuite revenus dans le bureau où nous attendaient non seulement mon fils, qui n'osait plus me regarder en face, mais aussi ma sœur avec son air suave et hypocrite. À ses pieds, j'ai reconnu ma valise, la bleue, celle que j'avais achetée pour aller à New York deux ans plus tôt.

Aline a tenté de se justifier :

– Je suis passée chez toi à la demande de Benoit. J'ai préparé tes affaires...

Benoit s'est levé à son tour :

– J'ai voulu t'éviter le choc, maman. Tout a été organisé à ton insu... Tu entres à la clinique dès cet après-midi... Tu seras opérée dans huit jours. Ensuite, tout reprendra comme avant...

Il a esquissé son sourire à la Fernandel, celui qu'il me sert depuis toujours pour m'annoncer ses succès.

J'ai eu un moment de faiblesse. Au lieu de me lever et de réclamer un taxi, je suis restée silencieuse. Le docteur Dyotte a cru utile d'ajouter :

– Madame Dubois, ayez confiance. Il s'agit d'une opération de routine.

Deux jours plus tard, j'étais installée dans une chambre un peu sombre dont la fenêtre donnait sur la rivière des Prairies. Ma voisine, l'air revêché, m'a annoncé après le départ d'Aline et Benoit :

– Mon nom est Jeanne Cayer. Je suis religieuse, je souffre de la colonne vertébrale. On doit m'opérer lundi prochain.

Je n'ai pas eu la force de répondre. Le sommeil m'a saisie brusquement. Cette nuit-là, j'ai rêvé que je donnais un bain à mon fils et qu'il disparaissait par le trou de la baignoire.

Les jours suivants, j'ai refusé de manger. Cela m'a valu la désapprobation de Mimi, mon infirmière, et un sermon de sœur Cayer qui se tordait de douleur tout en conservant l'usage de la parole :

– De quoi vous plaignez-vous, madame Dubois?... Votre cas est mineur comparé au mien... J'ai les disques de la colonne vertébrale coincés... Même après l'opération, je continuerai de souffrir... À moins que le Seigneur ne me rappelle à Lui...

Je l'ai provoquée :

– Pourquoi ne pas l'aider ma sœur?... Il convient parfois de faire un bout de chemin vers Dieu... Une injection peut suffire à mettre fin à votre calvaire...

Elle a cessé de grimacer, son ton a baissé soudainement :

– Comment avez-vous deviné? Avez-vous fouillé dans mon tiroir la nuit dernière?

Elle est parvenue à se tourner vers sa commode et a sorti un tube gris qu'elle a brandi en me fixant :

– J'ai ici une demi-douzaine de comprimés qui mettront bientôt un terme à mes souffrances. C'est ma nièce Mireille qui me les a procurés... Elle enseigne la chimie au secondaire V... Brave enfant!...

Elle m'a fait jurer de garder le secret. En retour, elle consentait à manger une partie de mes repas de manière à suggérer à Mimi que je retrouvais progressivement l'appétit.

Trois jours ont passé. Aline est venue et m'a fait les ongles en me confiant qu'elle m'aimait et qu'elle regrettait nos querelles, si nombreuses depuis toujours. Je l'ai rassurée tout en faisant un clin d'œil à soeur Cayer. J'ai aussi eu une conversation avec mon fils dans la salle de séjour de la clinique. Comme il allait partir, je lui ai pris le bras en disant :

– Benoit!... Écoute-moi sérieusement pour une fois... Je ne souhaite pas être opérée, je veux mourir... Aide-moi!...

Il s'est indigné, a haussé le ton et m'a fait un long discours débordant d'humanisme qu'il a conclu par une exclamation insolente : «Maman! je ne te reconnais plus!».

Devant son intransigeance, j'ai joué de ruse en lui disant, la larme à l'œil :

– Tu as raison, Benoit... Je m'égare... Pardonne-moi...

Sa vanité a été comblée. Il avait toujours aimé donner des leçons à sa mère, à sa tante, à son boucher, à n'importe qui...

Ravi par ma soumission entière et instantanée, il a eu un moment de faiblesse et a consenti à m'apporter clandestinement une bouteille de whisky demi-format. Je l'ai ouverte le samedi soir, dans la pénombre. Je m'en suis versé une rasade dans un verre en carton. À ma droite, soeur Cayer semblait dormir jusqu'au moment où elle a dit d'une voix claire :

– Madame Dubois, l'heure est venue... Je vais aller demander au Seigneur pourquoi, en plus de me doter d'un nez trop long et d'une bouche disgracieuse, il a poussé la cruauté jusqu'à m'affliger de maux de dos chroniques et insupportables.

Elle avait son tube gris à la main et s'appêtait à en verser le contenu dans un grand verre d'eau.

Je me suis écriée :

– Attendez!... L'eau pourrait dissoudre vos cachets trop lentement, je vais vous donner du whisky, ça passera mieux...

Je me suis levée. Le sol de la chambre était froid. Sœur Cayer m'a tendu un verre vide. Je l'ai pris. D'un mouvement brusque, je me suis aussi emparée de ses cachets que j'ai avalés un à un, assise sur le bord de mon lit. D'abord surprise, elle a fini par lâcher :

– Et moi ?

– Vous, vous serez opérée. Offrez vos souffrances au Seigneur et remerciez votre nièce de ma part.

Je me suis allongée, enfin rassurée. J'avais échappé au scalpel du docteur Dyotte.

Note de l'éditeur

Ici s'achève le journal de Thérèse Dubois. Le fragment que nous en avons publié nous a été transmis par Mimi Lefranc, infirmière. Elle a tenu à en assurer la diffusion afin de nourrir le débat sur l'euthanasie.